

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 35 [i.e. 36]

Artikel: Cé que bat fû
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184835>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

Lausanne, 31 Août 1878.

Errare humanum est.

La pauvre nature humaine est tellement sujette à erreur, qu'il se produit des erreurs même dans les administrations. Témoins les guichets de chemins de fer qui, bien involontairement sans doute, figurent parmi les passages les plus fréquentés par les pièces démonétisées. La rapidité des paiements et de la reddition de la monnaie fait que les voyageurs ne s'en aperçoivent presque jamais et le guichetier naturellement tout aussi peu. Pour ma part, en trois jours de voyage en chemin de fer, j'ai eu l'occasion de faire trop galant accueil à un *roi galant homme* âgé de plus de quinze ans, de mettre une *femme assise* dans ma poche et de parer la botte que me portait un *Louis-Philippe* (voyez-vous ce vieux ?)

D'autres erreurs guichetières, non moins involontaires, me sont arrivées, telles que celles-ci : Je demande un billet pour Bâle, je paie le prix de Bâle et, en route, je vois que j'ai un billet pour Liestal. Une autre fois, je demande deux billets d'aller et retour pour Bex. On me donne deux billets posés l'un sur l'autre et, en wagon, je m'aperçois que celui de dessous est un billet simple.

Comme ces accidents sont absolument fortuits, ils tombent sous le coup du calcul des probabilités. Et d'après ce calcul, puisque, jusqu'ici, les erreurs ont toujours été à mon préjudice, je vais naturellement entrer avant peu dans la période contraire. Je m'en forge une félicité qui me fait pleurer de tendresse. Ainsi, quand je demanderai un billet pour Cossonay, on m'en donnera un pour Arnex-Orbe; quand je paierai un billet simple, on me le donnera avec retour. On me rendra des francs de vingt-cinq sous ou de 1888.

Outre cette compensation que le hasard ne peut manquer de donner de quelques petits mécomptes éprouvés, les guichets ont bien des occasions d'être agréables au prochain. Ainsi, supposons que je sois guichetier et qu'il se présente une bonne vieille voulant prendre un billet pour la station voisine. Elle n'a d'autre argent qu'une femme assise qui valait un franc quand elle était jeune. Moi, qui ne suis pas un guichetier de prison et qui ai des entrailles, vous sentez bien que j'accepte la pièce à mes risques et périls pour cinquante centimes, plutôt que de laisser la vieille dans l'embarras.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Mais d'autres ne feraient sans doute pas comme moi et je me demande comment il peut sortir des femmes assises des guichets puisqu'il n'y en entre jamais.

Morale : Hâitez-vous lentement et ouvrez l'œil.

Ed. C.

La nation autrichienne rappelle assez ce que nous appelons une *soupe à la bataille*, soupe composée d'autant de légumes divers qu'on a pu en réunir. En effet, elle se compose d'Allemands, de Hongrois, de Transylvaniens, de Bohèmes, de Polonois, de Croates, de Dalmates, d'Italiens, de Slavoniens, de Roumains, tout ce monde parlant six ou huit langues et encore plus de dialectes. Mais il paraît que ce n'est pas encore assez, puisqu'on leur ajoute les Bosniaques et les Herzégowiniens, avec des circonstances qui justifient bien mon nom de soupe à la *bataille*.

Naturellement, ces diverses sous-nationalités présentent des caractères très variés et originaux. On raconte en Autriche l'anecdote suivante qui met en relief ceux des trois principales races, allemande, magyare et tchèque :

Trois soldats, un Autrichien, un Hongrois et un Bohême, se présentent chez un paysan avec un billet de logement. On les fait traverser la cuisine et entrer dans la chambre qu'on leur destine.

Une fois là :

— Avez-vous vu le superbe jambon qui pend dans la cuisine? dit, en se léchant les babines et en faisant des yeux brillants, le sensuel Autrichien.

— Un jambon! je me charge bien de le voler, répond brutalement le Hongrois.

Le Bohême sourit et, entr'ouvrant sa capote :

— Je l'ai déjà!

Cé que bat fù.

On gaillâ dè pè châotré s'ein allâvè on iadzo férè on tor pè lè z'Allemagnès. L'avâi prâi son beliet dè tsemin dè fai à Bussegny po lo Gouguichebergue, iô l'avâi cauquon à vairé. Tant qu'à Lozena, l'étai tranquillo dein lo wagon et guegnivè pè la portetta po vairé se clliâo dè Reneins aviont totè terrâ lè truffès. Mâ du Lozena, sè trovâ dein lo trein avoué dâi dzeins que toraillivont, et li sè peinsâ que l'avâi atant dè drâi que leu, et l'ein vollarie férè atant. Adon

ye sooo son paquiet dé Grièchebaque, dè l'A dè veingt centimes, et son brulôt, que sè met à courà ein fiaiseint à botzon avoué su l'ongllio dé son pâodzo et ein socllieint dein la canula, kâ l'avâi rontu lo fétu et l'avâi bin étâ d'obedzi d'ein mettrâ iena. Après cein, vaissè su sa man 'na pipâ dè tabâ que tam-pounâ avoué lo pâodzo dein lo chetse-moqua, refourè lo paquiet dein la catsetta dè son pantet dè veste et sooo dè son bosson lo brequiet, la pierra et lo tserpi.

Quand l'a dégrussi on bocon dè tserpi gros coumeint 'na pice dè duès centimes, lo met su la pierra et hardi! lo vouaïquie à battrè fû. Ma fâi ne sé pas se lo brequiet étâi use et se l'avâi fauta dè rasseri, se la pierra étâi crouïe à bin se lo tserpi étâi mou; mâtantiâ que l'avâi bio sè bregandâ, cein soupliâvè, mât cein ne pregnâi pas. Fasâi prâo épeluès, l'avâi bio remouâ lo tserpi, lo verâi, lo tserpena, soclliâ dessus à l'avi que tapavâ, sécaorâ la man et lo bré po férâ dè l'ôura po que cein s'allumâi, rein! n'iavâi pas méche et lo gaillâ briquetâvè adé quand bin l'avâi lo bet dâi dâi tot eintanâ.

Lo trein allâvè arrevâ à Fribor et lo lulu battâi fû du la Converchon. Adon on bravo hommo que sè trovâvè chetâ drâi devant li, ein eut pedi. Ye sooo on allumetta, la frottâ su sa cousse et la baillâ allumâi à noutron pipatson.

— Teni, que lâi fâ, vouaïquie dâo fû.

L'autro, sein pi lo vouaïti, ne vollie pas que sâi de que n'ein poivâ rein férâ et l'âi repond :

— Oh! grand maci, y'ein é.

Et lo revouaite-lé mé à tapâ, soclliâ et sécaorâ lo bré.

La soif. — Tout le monde, en ce moment, est à la recherche du meilleur moyen de se désaltérer, et de se mettre en garde contre la chaleur.

On croit généralement, en passant en revue la grande variété des boissons connues dont on dispose, qu'on n'a que l'embarras du choix. Erreur. Les boissons qui désaltèrent réellement sont peu nombreuses et l'eau pure vient encore au premier rang; mais il ne faut pas en abuser, à moins de voir survenir une transpiration excessive; la plupart du temps, plus on boit pour apaiser sa soif, moins on y réussit et plus on veut boire. Ce n'est donc pas à la quantité, mais à la qualité des liquides qu'il faut avoir recours.

Il est juste de dire aussi que telle personne se désaltérera de suite avec un breuvage qui ne ferait qu'augmenter la soif chez une autre. La bière, par exemple, en boit-on assez dans les grandes villes? Eh bien! donnez-en à boire à un individu qui n'en a pas l'habitude, elle ne fera qu'augmenter chez lui le désir de boire.

Et cependant, quelle boisson agréable pour certaines personnes que la bière, lorsqu'elle est fraîche et faite avec soin. Il arrive fréquemment que les médecins la prescrivent en mangeant aux personnes dont la digestion est difficile; dans ce cas, on prescrit toujours les bières légères. Après le vin, c'est

certainement une des plus salubres et des plus agréables boissons fermentées; mais elle ne désaltère pas bien. Buvez un verre de bière et, cinq minutes après, vous éprouverez le besoin d'en boire un autre. Les buveurs de bière en absorbent souvent des quantités considérables; il est, du reste, facile de le voir à leur embonpoint et surtout à la proéminence de leur abdomen.

Le meilleur moyen d'apaiser la soif, au moment des grandes chaleurs, est de prendre un verre d'eau sucrée, d'y jeter une tranche de citron et d'y ajouter un peu de fine champagne ou d'excellent cognac. On peut encore avoir recours au mazagran, boisson qui consiste tout honnêtement en un tiers de café sucré et deux tiers d'eau. Cette boisson, qui désaltère si bien, est à la portée de tout le monde, puisque l'usage du café s'est répandu presque dans les plus humbles chaumières.

La mare de bouillon.

VI

En dépit de ses raisonnements, le malheureux garçon ne pouvait plus supporter les tourments qu'il endurait. Il sortit de l'enclos et marcha quelque temps dans le village, puis, comme s'il n'y prenait pas garde, il passa devant la maison où demeurait sa bien-aimée.

Elle était à sa fenêtre, une mousseline blanche dans ses doigts mignons, mais elle ne coussait pas. Elle rêvait.

Georges lui jeta un regard où se peignait tout son amour, toute son angoisse, puis s'enfuit.

Henriette venait de voir sur son visage que lui aussi avait souffert. La force lui manquait pour le boudier plus longtemps. Tout à l'heure, quand elle avait entendu son appel sans y répondre, elle s'était sentie mourir. Sans doute il lui expliquerait cet inconcevable abandon depuis trois semaines. Elle courut vers l'endroit bénî où elle allait le retrouver, elle en était sûre.

Néanmoins elle se promettait de lui faire acheter son pardon.

Mais quand elle l'aperçut s'appuyant au tronc d'un pommier, les jambes chancelantes d'émotion, la pâleur au front, elle courut se jeter dans ses bras.

— Que tu es bonne, mon Henriette!

Et il pensait :

« Pourtant elle me haïra tout à l'heure, et ces beaux yeux, qui me regardent d'une façon si tendre, vont se détourner de moi avec horreur!... »

Un grand frisson le secoua sous cette poitrine palpitante qui s'appuyait sur son cœur.

— Oh! tu souffres, tu es malade, mon Georges! s'écria-t-elle. Je n'ai pas besoin d'explications pour savoir maintenant ce qui t'a retenu loin de moi... et je t'accusais!... c'est que, vois-tu, des méchants me mentaient, m'affirmaient que tu travaillais aux champs comme d'habitude. A partir d'aujourd'hui, je ne croirai plus personne que toi, entends-tu, mon Georges?

Le malheureux la pressa follement dans ses bras. « Et il est impossible qu'elle ne me haisse pas bientôt », se répétait-il en lui-même.

A cette pensée, ses grands beaux yeux noirs se remplirent de larmes.

— Tu pleures, dit-elle, et pourtant me voici. Serions-nous menacés d'une longue séparation? Oh! je t'en prie, parle, ne comprends-tu pas mon angoisse?

Plus elle se montrait bonne et tendre, moins le pauvre amoureux était disposé à faire cet aveu qui devait lui enlever un cœur sans lequel il ne pouvait plus vivre.

— Ecoute, mon Henriette, répondit-il en bâtant avec affo-